

« Ce n'est pas l'Afrique qui me donne, c'est moi qui donne à l'Afrique »

ENTRETIEN. Virtuose de l'autoportrait, rare sur le marché, Samuel Fosso franchit un cap à la galerie Christophe Person avec son emblématique série « Tati », réalisée en 1997.

Propos recueillis par Sylvie Rantrua



Après 50 ans de carrière, Samuel Fosso, photographe africain, reconnu pour ses autoportraits et exposé dans les musées du monde entier, a choisi avec son agent Jean-Marc Patras, qui le représente depuis 20 ans, d'exposer sa célèbre série « Tati », réalisée en 1997, à la galerie parisienne Christophe Person. Un accès direct au marché de l'art et une première pour cette série emblématique. Samuel Fosso s'est confié au Point Afrique.

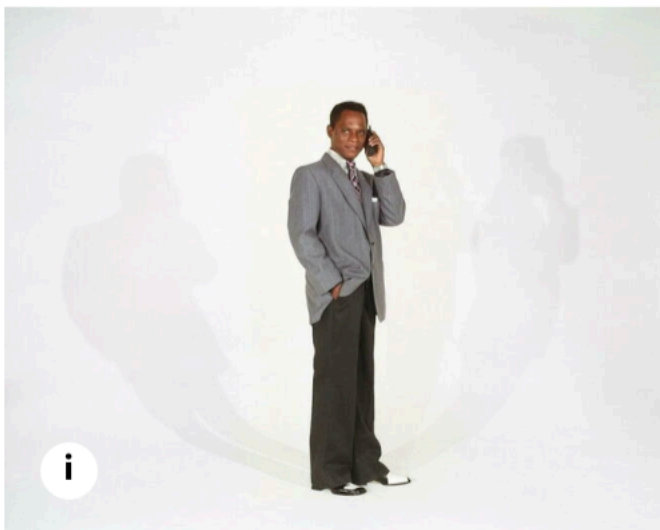
Le Point Afrique : Pourquoi ce choix, aujourd'hui d'être exposé dans une galerie, à Paris, chez Christophe Person, alors que par le passé très peu de vos œuvres ont été accessibles sur le premier marché ?

Samuel Fosso : J'ai déjà été exposé en France, après les Rencontres de Bamako en 1994. Ayant obtenu le premier prix, j'ai eu une exposition l'année suivante, ici à Paris. Mais c'est vrai que j'ai peu été présent en galerie. J'ai attendu. J'avais peur de la spéculation. Je voulais aussi avoir différentes séries avant d'exposer en galerie. En fait, je n'étais pas très pressé de mettre mes photographies sur le marché et je voulais d'abord travailler.

Maintenant, après 50 ans de carrière je trouve cela normal. L'an dernier, j'ai eu une belle rétrospective à la Maison européenne de la photographie (MEP) à Paris. Puis j'ai été exposé à Houston et à Princeton aux États-Unis, avant d'aller à São Paulo au Brésil, puis à Panama.

Vous réalisez des autoportraits depuis l'enfance, depuis que vous avez monté votre propre studio photo à Bangui en 1975. Comment vous est venue cette idée de faire des autoportraits et d'enfiler des costumes inspirés de la mode occidentale de l'époque, celle des années 1970 ?

En fait, au départ, c'était une pratique personnelle, familiale. Je le faisais pour tisser un lien entre moi et ma grand-mère. Elle vivait au Nigeria et j'ai dû fuir le pays pendant la guerre du Biafra. Nous étions très proches et elle était triste de me voir partir. En lui envoyant mes autoportraits, c'était un moyen de rester en contact. À l'époque, il n'y avait pas de téléphone ! Alors, quand j'avais la possibilité, que je savais que quelqu'un partait pour le Nigeria, je lui confiais mes photos. Je faisais cela deux fois par an. Pour les autres autoportraits que je conservais, c'était un moyen de me dire que quand je serais marié et que j'aurais des enfants, je pourrais leur montrer ces photos, de leur père jeune.



Je voulais montrer à ma grand-mère que j'étais bien élevé et que tout allait bien. Alors je m'habillais bien, pour qu'elle ne se fasse pas de souci. Je m'inspirais alors des magazines américains et de la mode. J'achetais les tissus sur le marché et puis je les amenais au tailleur et je lui décrivais ce que je voulais comme vêtements. C'était moins cher ! Et après, je faisais les photos.

Comment êtes-vous passé de photographe commercial à photographe artiste ?

Cette évolution vient de moi-même. J'avais déjà des idées et des inspirations sur ce que je voulais faire, mais je n'avais pas les moyens. Après les Rencontres de la photographie de Bamako en 1994, où j'ai reçu le premier prix, un Français qui tenait un magasin Kodak à Bangui, et qui m'adorait, m'a dit : « Samuel, il ne faut jamais s'arrêter. Si tu ne produis rien de nouveau, on va t'oublier. » Le problème est qu'il faut avoir les moyens pour financer ce travail. En 1995, même sans commande, j'ai poursuivi mon travail personnel, tout en continuant mon travail commercial au studio photo.

On en vient à la série « Tati »...

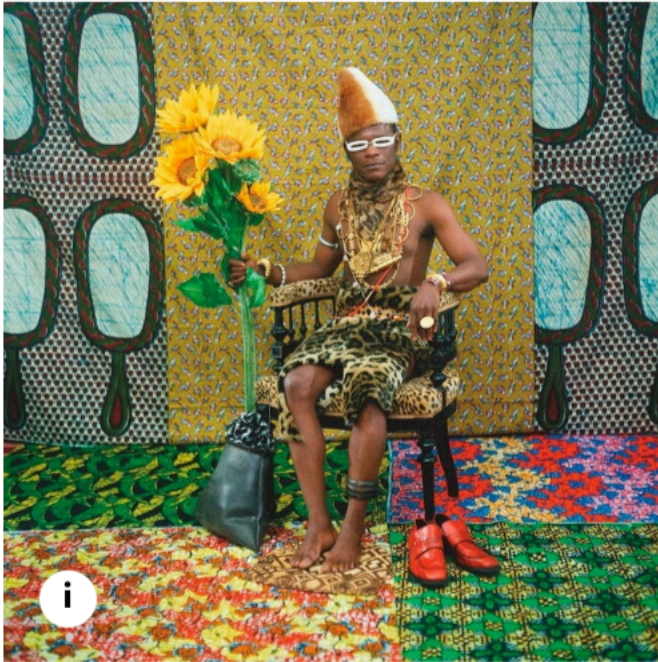
En effet, en 1997, j'ai une commande des magasins Tati qui voulaient célébrer leurs 50 ans à travers la photo. Deux autres photographes africains, Malick Sidibé et Seydou Keyta étaient aussi invités, pour faire un studio photo comme on faisait chez nous, en Afrique, mais à Barbès, là où il y avait le plus grand magasin Tati. Tous les deux l'ont fait. Mais moi, j'ai appelé la directrice du projet et je lui ai dit que mon travail, celui pour lequel j'ai été découvert en tant qu'artiste, était de réaliser des autoportraits et que souhaitais poursuivre ce travail mais en couleur. Mon projet était alors de faire Le Chef (celui qui a vendu l'Afrique aux colons), puis le Pirate et la Femme libérée des années 1970.



Avec Tati, je disposais de moyens techniques et aussi de nombreux accessoires. C'était un tournant, car c'est la première fois que j'avais les moyens pour faire des autoportraits selon mon inspiration.

À travers ces autoportraits, la transformation et la mise en scène, jouez-vous le rôle d'un comédien ?

Non, c'est plutôt comme un enfant des rues. S'il n'a pas les moyens, il s'habille bien. C'est une reproduction d'un style social, d'un personnage. Pour la femme bourgeoise, j'ai pensé comment les riches pouvaient faire souffrir les pauvres. Le golfeur, c'est un personnage riche, un peu ridicule. Pour l'homme d'affaires, je l'ai imaginé avec un téléphone en voyage partout, qui ne reste pas souvent avec sa femme et ses enfants.



En revanche, pour Le Chef qui a vendu l'Afrique aux colons, c'est une histoire très profonde. Quand j'étais tout petit, j'étais un peu craquante et ma grand-mère me disait : tu n'es pas sage, on peut te donner à des gens. Je me suis rappelé cela par rapport à l'esclavage, aux chefs de village qui aidaient les Blancs, leur vendaient des captifs. Les crimes n'étaient pas seulement commis par les Blancs, mais aussi par nos propres parents qui nous vendaient. Dans cette tragédie, il y a eu une complicité. C'est pour cela que j'ai fait Le Chef qui a vendu

l'Afrique.

Que vous apporte l'Afrique dans votre travail ?

Ce n'est pas l'Afrique qui me donne, c'est moi qui donne à l'Afrique ! Quand j'ai fait la série « African Spirit », c'est d'une façon un travail global, Afrique, Caraïbes, Amérique, je l'ai fait en pensant aux crimes commis par l'occident, aux héros de l'indépendance (Léopold Sédar Senghor, Patrice Lumumba...), aux figures de la lutte pour les droits civiques aux États-Unis, (Angela Davis, Malcolm X, Martin Luther King).

Je fais ce travail pour que les nouvelles générations africaines connaissent l'histoire. Je porte la voix des sans voix. Je ne suis pas écrivain, mais grâce à mon art, le monde peut connaître cette histoire et ces personnes qui ont lutté, qui ont été assassinées comme Martin Luther King, Patrice Lumumba. Avec mes autoportraits, ils sont exposés dans les musées, et cela raconte ce qu'ils ont fait pour nous. C'est pour cela que j'ai fait « African Spirit » pour laisser la mémoire et pour que la nouvelle génération connaisse cette histoire. C'est ce que j'ai donné à l'Afrique, elle ne m'a pas donné.

Quels conseils donneriez-vous à un jeune photographe ?

Je conseille toujours de ne pas se décourager. Moi-même avant d'être artiste photographe, j'ai travaillé 25 ans comme photographe de studio. Ce travail que vous avez envie de faire, il faut le faire et ne jamais se décourager. C'est de la patience. On ne peut pas devenir célèbre d'un jour à l'autre. Il faut de l'endurance et de la persévérance. Un jour, la porte s'ouvrira. C'est toujours du long terme. C'est ce qu'il m'est arrivé. Mais je travaille toujours et c'est mieux d'être célèbre à la vieillesse plutôt que dans sa jeunesse.

* Galerie Christophe Person, « Tati » de Samuel Fosso, à voir au 39, rue des Blancs-Manteaux, 75004 Paris, jusqu'au 17 juin.

LE POINT, « Ce n'est pas l'Afrique qui me donne, c'est moi qui donne à l'Afrique » 8 juin 2023

https://www.lepoint.fr/afrique/ce-n-est-pas-l-afrique-qui-me-donne-c-est-moi-qui-donne-a-l-afrique-08-06-2023-2523585_3826.php